



SONS ET MÉCRITS

Luiza Palanciuc

TEXT

archives équivalences

poèmes

2004



ORIGINAL EDITION:

- LUIZA PALANCIUC **Sons et mécrits** (1998)
- BUCHAREST UNIVERSITY PUBLISHING PRESS 2000
- [ISBN 973-575-510-6]

PRESENT EDITION: ADRIAN REZUŞ (ed.)

© 2004 LUIZA PALANCIUC (Paris, France) [TEXT]

© 2001 RODICA ILIESCO (Paris, France) [LOGO *Centaure*]

© 2004 FLORINA ION (Bucarest, Romania) [GRAPHICS]

• [*Sonus est, qui vivit in illa* (Ovidius, *Metamorphoseon*, 3, 401), 1999]

© 2004 **ÉQUIVALENCES** [PDF \LaTeX – HYPERSCREEN]

This electronic edition is a *non-profit* publication

produced by PDF \TeX 14.H &

created by \LaTeX 2 ϵ with HYPERREF & HYPERSCREEN

PDF \TeX 14.H © 2001 HÀN THẾ THÀNH

\LaTeX 2 ϵ © 1993–2001 THE \LaTeX 3 PROJECT TEAM *et al.*

HYPERREF © 1995–2001 SEBASTIAN RAHTZ

HYPERSCREEN © 2001-2002 ADRIAN REZUŞ [based on PDFSCREEN]

PDFSCREEN © 1999–2001 C. V. RADHAKRISHNAN

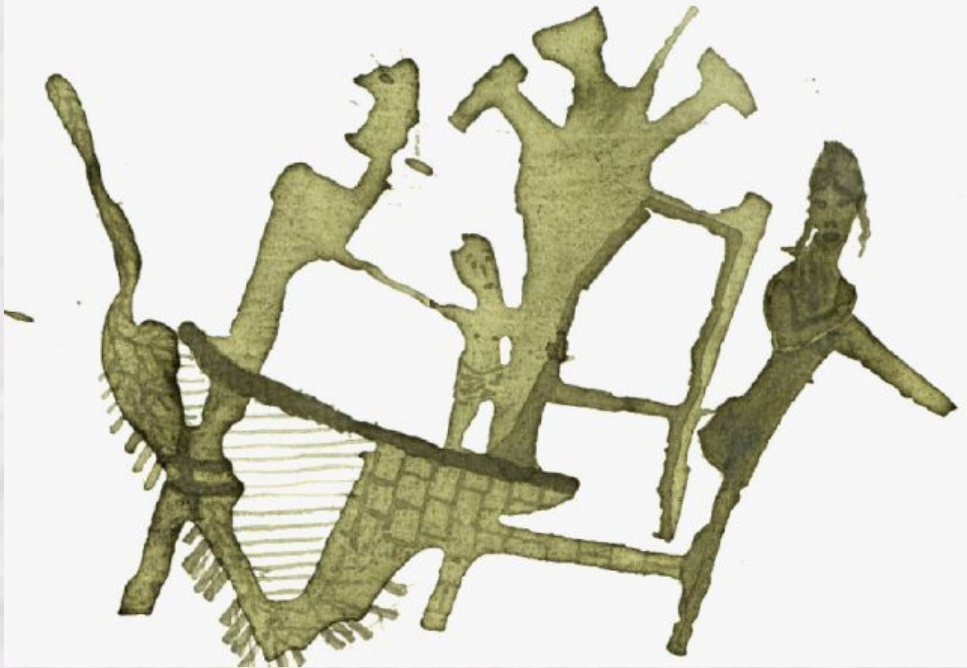
TYPESET BY ROMANIAN \TeX © 1994–2004 ADRIAN REZUŞ

PRINTED IN THE NETHERLANDS – MARCH 30, 2004



Luiza Palanciuc
SONS ET MÉCRITS
1998

Editura Universității
București
2000





*histoires en lambeaux
ces mots vivent et meurent
– le blanc et le noir –
devant le miroir
– le tout et le fragment –
petits gouffres pianotant
entre les cordes vocales
la langue se fend*





*Mais nous mourrons d'avoir contenu
Ces quêtes dans notre poitrine.*

MARINA TSVÉTAÏÉVA





givre

vieilles mains levées je boite
mon pas est grave et sourd
nocturne le mime creuse l'hiver
les peaux flottent sur les séchoirs
découpures de poitrines



dehors

lendemains oublis une âme se rétracte
il y a cet oracle de jour les reliques
d'un seul livre j'avale les cailloux



bientôt

la plaie viendra s'accrocher
sur les murs rêve honteux
je plonge ma tête dans l'aile d'un ange
la lumière me court sur la joue



devine

les sauvages toi bûcheron tranche
mon secret de bois et d'hosties
jusqu'au sang qui hésite
goutte à goutte



laisse

faire les courbes la fontaine gicler
sur cette lune épaisse en chaleur



montre-toi
sur l'écume songerie verte terre brûlée
de ta langue s'échappent les herbes
labyrinthes en cavale





jadis

les bouches changeaient de récits
tes dents craquent et tu ne sais
ni le mot ni le chant



j'ai vu

les horizons s'éloigner les otages fléchir
sous le poids des navires
près de l'œil le couteau les statues plantées
dans la paupière tout ce que je devine
ma main morte



partout

j'ai semé des clous restes de lèvres
lumière et prunelles
la nuit reprend
son haleine



miroirs

dans le tournoi les lanceurs sortent
de ma tête couverts de doigts
et de chants
insectes



je noue
les bouts de peau mes vies
broderies d'absence
les empreintes
seulement



sur moi

paroi en attente les nuits penchent

chargées de portes

projectiles

un passant

est-ce

le violiste mirador tordu

qui suinte

ou le vent



la ligne

affûtée de mes os pénombre

le crâne une bougie

pour plus tard

silence

ensuite les étoiles et leurs pics

rongés mouvants

les artères remplies de sable

sur la poitrine les orgues coulent



en marche

soleils les crues me divisent
seuls restent quelques mots
ce ciel percé étranger
pour moi l'inhabité
les coquilles meurent
chaque jour
un peu plus



je perds

les dents voyelles lambeaux de chair
qui pourrissent loin dans la rumeur
des combats sur la pointe du sabre
les étoiles rétrécissent



ne reviens plus
jamais les harpes déjà migrent
m'avait dit le maître de cordes
le sang coule sur nos orteils
crampe un nœud dans l'oreille



quel est le trait

où s'accrochent les cervelles de ces fusains
je sortirai l'œil pelé un archet
peut-être ou les couteaux

les mots se sont déjà retirés



la sonate

qu'il faut brûler sur le mur
les phalanges hurlant
pierre après pierre
qui me noue et me plie
gorge truquée
parfois
je passe
décapitée



vers vous

mon cou en délire se tourne
vers vous la bouche fondue
et la peau soleil blanc cassé



poussière

je suis pierre en sursis creux interdit
qui suppure les cris s'entassent
sur la hache puits
les morts tombent



trop vite

le pas rondelle de cadavres rongés
partout éclats d'os et de veille glissent
passerelles en sang
les nerfs à vif



voyelle

somnambule l'œil qui tourne au ralenti
océan je me vide soudain
mercure et nacre
le silence pend
gerbe d'épines



fais

le signe la pieuse volute un refuge
pour l'ombre statue assoupie
dans un coin de la tête
sous les semelles
la terre palpite plaines croisées la dernière
fête mon armée erre parmi les cendres
de gloire et d'encens
quelle est cette bataille
que j'ai déjà perdue



plante

la baïonnette dans le mur
en silence le geste
le plus tendre
sur la pointe de l'archet
j'ai parfois vu mourir
les cordes les harpes
l'horizon barbelé est encore
mon titre de gloire



la coupole

se blottit dans les décors ciel migrateur
j'interromps le spectacle
loin mon front porte
le fardeau du saule
voûtes sang dévasté
un vers



et la prunelle

dernière note creuse peut-être suis-je

l'éperon accroché à la terre

larme silencieuse le nœud défait du vent

je bats la mesure de tous mes arbres

nains incertains



pieds joints
je coupe les rires les feuilles
la mort tremble dans ma gorge
les voix m'attendent sur la corde
quel violon quelle plume je dis
une ligne me suffit



le bleu

hante les dunes j'entends les arcades
frémir entre deux livres
la fumée me devine



orient

criard la tête noire les chevilles
les pierres s'éteindront
au plus rouge de la braise
sursauts d'animal carnivore
flammes je vous ai retirées
de mon gant
nocturne
étouffez-moi dans vos jeux
le phare est supplice



sang

pupille putride le vomissement des séismes
aile mordue vers un autre règne je faisais
sonner les pèlerines
ciel coupé
blessure que je raconte
pour la dernière fois
j'ai vu le poignard tordu
sur la nuit pitié
la reine a marché



oublie

tous les arbres la trace de l'écorce
sous les ongles dors dans ce nid
de lune à hautes branches



d'une syllabe

j'ai bu le ciel l'aube égorgée
les murs couverts de honte
haleine lourde et sommeil
entre les pierres
entre mes dents
qui coupent le chant



pelletée

de cris reposant sous les pas
voûtes qui crachent la vie
devant la nuit grince encore
je passe avec une porte
dans les bras



violons

d'ombre l'horizon pieux des statues
quelques lampes en otage
vint le froid
quatre saisons
dans les oreilles des morts
quatre temps sonnante
sans arrêt
convois



les hommes
suivaient l'épée
vies crachées
flammes
pour la bouche des sirènes



en blanc

j'ai peint le mât le solitaire
dans mes ports les mers s'accouplent
et la lumière monte
pour l'aveugle
la pierre taillée des cavernes



les pieds

flagellés savent l'odeur du sel

chaque matin

l'œil galet signe un arc

sous ma tempe

l'exil des sables



les vents

explosent et tous ces silences pendus
m'étranglent
les lanciers viendront
à la nage
et nul n'entend les sons
qui me changent



dormeur

tes veines me déchiffrent
j'ai connu l'étreinte des fumées
la lueur du veilleur
les nuits étaient alors
plaies écartées



hautes

les prisons dans la plaine des sages
j'ai laissé courir les taureaux
l'oubli tranché du cavalier
solitaire au Levant
sables d'or fin et de psaumes
je revois les anciens nids la lumière
en attente me broie
et prie pour toi
animal au sang froid



un ange

je cache les restes du monde

ciel peuplé de vertiges

violons pour quelle corde manuscrite

oreille bleue percée



lumière

j'entends les arbres chanter
les petits papiers descendent mosaïques
je piétine les vers et tous ces nains
qui murmurent en moi pour longtemps
encore l'errance la fièvre des steppes



rien

que les traces domestiques le verdict je vous
livre la convulsion du métis un cadavre
insomniaque parfois le mépris des oracles



la naissance
du visage
prêt à tomber
de plumage en plumage
couteau volant
les poissons coulent
masqués sur moi coquillage
en détresse océan et éponge
sur ces rails ivres
je siffle



noir

coupé j'ai vu le ciel verser
les navires vagues la mort traînait une lame
dans les cheveux
lettre en bois je m'efface
à nouveau chair solitude à la portée
des enfants
mes yeux mes yeux



chant

d'écailles dans la pupille fais sauter
le verrou les dynasties de pierre et d'argile
Saturne
est mon corps mon empire



où dormirai-je
noir de cendres et de nerfs
sur quelle étrange pointe ai-je le soleil
en émeute les feux derrière ma langue
éclatent





plainte

mourante dissipe la fureur des légendes
lumière ridée tête hachée je m'écris
sur la peau du tambour
dans un coin
mon ombre
se tasse



chair
de secours
la nuit piété
sur la joue
un violon ouvert
laisse couler
ses entrailles



errance

parmi les épées
dans la plaie étincelle
les pendules roulent
avec mes genoux



mords

cet os souffle
à pas lents et graves
entre mes tempes
une cavité
alvéole



maillon

d'ombre je me déchire
sur la fin un mot reste
rumeur devanture pour la scansion
épluchée à la hâte



vent

d'oiseau qui enfle
la nuit une lanterne éclatée
fil d'étoile pour abri
la grille serre mes assauts
sur le piano



roulement
de syllabes
je suis celui qui parle
la langue du sommeil

debout mécrits



coquillages

je respire pour vous
avec les mots scellés
dans le dos
je suis pèlerin marée altérée



noir

figé sur la pointe du couteau
barbelés en colère
je vous tiens



qui grince

dans la lettre une tombe et l'œil peint
en sel la paupière s'efface
chemin grillagé



quel oiseau

brouille les pages les morts crachent
les flèches sur moi qui fouille dans le sang
avec mes hautes épaules blanches
les masques lentement se posent
visages



les sables

huent loin cavalcade je passe
une oasis autour du cou
la lance humiliée pleut je respire
les arbres gris le plumage
de soleil



étoile

harponnée vide l'horizon les ruines montent
dans les veines
crépuscule



les colombes
ont pris feu une syllabe s'écarte
dans les flaques d'encre
visage illisible je porte une plaie
en vol le souffle des neiges
pas orphelin là où coule
la danse grinçante des escaliers



pinceau

verbe des murs interdits
déchirez les feux
doigts fondus je joue sur un fil
de chaque côté le froid traîne
avec les haches la pendaison
parfaite une épreuve de plus
pour le cou



pelée

de nuit lentement
et l'oreille pourrie
ai-je déjà perdu
quelques notes
dans cette rue
l'homme qui agite
les mots
est mon bourreau
mon semblable



pli

en trompe-l'œil
je m'éloigne
un mort dans l'oreille
mon pas récite
les choses simples



veille

cavalier drapé d'orages
sur la déchirure le tombeau
vide je joue machine
d'ailes et de cordes
vers toi je pousse la roue
un chant d'abandon
en échange
je ne laisse
jamais
de traces



une histoire
le retour d'insomnie
naufrage et miroir
un visage navigable



bois

l'horizon le battement de l'étoile
dans le sabot posé sur le sable
la vie déborde
le silence sort
de ma bouche



coulez
haches devant
le bourreau
j'ai fait
le nœud



avec moi

le veilleur l'étrangleur des couchants
sur la monture de cet animal
je m'en vais claquant
les portes du vent



le jeu

des têtes coupées je retourne les cartes

une lettre efface une autre lettre

je flotte lumière parasite



je crie
vers les passants les plumes
ma vie éventrée de sang
les ailes trempées



nourriture

le chant qui me vide
de tout le sommeil
bouquet pour l'empire des éclipses
mon souffle se fait
triste et épais
ailé je me lance
sur vous
ciel



peau

tendue la syllabe je marche
poussière sourde
cherche une issue
et dans la gorge crie



animal

paresseux je ne respire plus le bleu
 ma chair s'épuise à quelques feux
 je suis en haut l'ombre me casse



trop tard
pour la hache
noms rompus
dégoulinant
longuement



d'où vient
l'hirsute avec ses fanfares
en attente sur la langue
les insectes fleurissent



dans quel verbe
ai-je oublié mon aile
ma vieille lyre parallèle



derrière

le phare j'ai rangé les cavernes
cendres d'absence et de foi je nage
avec les sauvages
dans les tropiques
la nuit se retire
serpent



tambours

en feu dans le ventre creux de la steppe
pour le sage promeneur
semelles de cordes et de chair



l'œil

éclaté la coquille j'entends brûler
mes entrailles quelques plumes
les couteaux sont enfin prêts



sur ces eaux
j'ai posé un pied les armes ensuite
l'aile de l'insecte



les mots

fléchissent avec le cou

une fontaine pour l'orant

les petites gorgées de ciguë



à mes bras
pendent bouches lampes éteintes
je tourne la lance dans l'oreille du prophète



qui est cet homme
masqué qui dort
un récit sur l'épaule
l'odeur de mon sang
pour repas





au réveil

le secret l'or interdit
est-ce encore moi
gonflé de boue
le mendiant
l'apostrophe





sur ma porte
une étoile éclate
fictive
la lettre saigne
le même rythme



linceul

traînant dans quelle paupière baissée
le sommeil s'éternise
l'arche a les os tristes



visage

et caillou le noir craque
entre mes mains
grilles je vous étrangle



le sang
ne suit plus ma trace ni les mots
l'étranger veille tranché
vif sur un tas de silence



la dérive
des continents j'arrache un œil
l'épée brute de gorges
en sursis de cadavres





je lis

sur l'iceberg les huiles incolores
le temps remplit mes veines
ciel muré heure d'été



les abats
dans la gamelle
jours blanchis à la chaux
les îles sortent des oreilles
coquillages



les ponts

me changent pierre inverse

un arbre saigne

poignards arrêtés les mots tombent

lèvent la tête



tour

honte et sable je lime les osselets
le crâne où souffle un autre vent
noir d'horizon un virage
plus loin ces rangées d'hommes
bouquets calcinés



les caravanes
m'éclaboussent
j'ai un œil dans l'épaule je suis mur
le creux de la paume





volets

descendus les hymnes coulent
dans l'orbite cognent mon front
une fois pour toutes



l'enclume

m'est témoin syllabe maudite
dans un tambour voyageur
un miroir entre les dents
je suis le vivant la buée la griffe
sur la porte
de mon gant sortent
les fables à l'aube
le vacarme



vitraux

secrets je vous traverse
mes pieds bleussent sur vos nervures
je porte les ogives et les lyres



glu

la supplique chair en douceur
cicatrice à l'envers j'avale
les aiguilles une nuit métallique



les mots

guettent les mots
heures dépecées
reliquats d'aile et de plume
je vous raconte l'oiseau nu
l'impatience des nids



mon corps
drapé de chiens pend sur vous
enfants sauvages les statues flottent
ruines bleues
de vie



criez le nom
langues de vipères
mon sang ancien se dissout
et ma chevelure se vide incendie
sous les pas des soldats
cuir et chair



la spirale

éclate en haut les vents les viscères dorment
le sommeil strié des algues des pluies
noces fondues sous les paupières
sang galopant dans l'artère
les anges enfantent
un œil flétri sort de la lampe
je nais



sourdes

ailes d'encre je vous vois
avec vos secrets qui pâturent
dans la mort orages livrez-moi
les pierres les horloges
criblées de ciel
oiseau au poing
éclat de veine je suis
morsure épine
le sanglot des arbres



l'elfe

 passe un empire sur l'épaule
 cages et nœuds
 il allume les bouches
 la dernière lumière dressée
 sur mon visage
 Orphée



veilleuse

une dent en attente hurlements
je colle des émaux à chaque intervalle
les faucilles me traquent et me vident



oracle

dis-moi le naufrage

la peur au ventre

les galeries en surcharge



je danse

avec vous grilles en carton je mime
la lune variation le même thème
alexandrin



une île

reste à cueillir ma peau en offrande
sur le parvis l'arbre changeant
en tambour
l'anonyme



les voix

collent à ma langue l'aile s'est éteinte
épaisse en plein cœur
pour quelle traversée
tropicale le froid cette aiguille
qui ne ferme aucune histoire
quel pendule se retire
arc de soleil



les noms

s'enchaînent au cou de l'ancêtre
poings poussez je blanchis
de tout mon sang
lettre vive que je garde
récif tremblant
les branches battent encore
le rythme des nœuds
dieux tristes



orphelin

qui pointe son navire syncope
sur ma mort les cuivres roulent
poussent les portes un royaume
dans l'épaule et l'encre
plus vaste croisée
je cloue une main neige ivre
en haut le cygne siffle
je lèche la lame du couteau



et me boivent
les éclairs au réveil les fossoyeurs
m'ingurgitent
tremblent
l'autre face tourne
toile cirée je ferme le visage
flaque de nuit en nuit
entonnoir un poème monte
lourd s'effrite
enfin



l'alphabet

collier avec les entrailles

quel filet de vocables je coupe les buées

le vaisseau en carton morsure je suis

le chandelier prisonnier des veillées

les cires me coulent au rythme des ailes



ciel

rampant dans le ventre
les dieux meurent encore
petites ombres
la lumière des ciseaux
s'accroche à ma peau



éventail

le guetteur crie les sables
une histoire de poitrine
sur quel souffle
ai-je déjà posé
ma bouche



lance

vers moi les rois métalliques et la plainte
Babylone les ailes de l'ange me vissent
m'empalent j'ai deux têtes
les mains imbibées de sang je cache
les dents des morts pour l'oracle
les dieux sont ossuaires sonores
j'éclate



lyre

aiguillée sur mes genoux
les cordes flambent
les cris ont fleuri
qui viendra boire le jus de la plaie
au petit matin qui suspendu aux brouillards
montera les échelles avec ces linceuls puants
qui saura défaire les miroirs



vents

raclez ma chair pantelante
les agrafes me retiennent
syllabes pures et fûts d'encre



un seul arbre
répète l'escalier bouche oblique
d'autres lettres tombées
sur le blanc des nuits
d'autres pierres peintes
une histoire
et ma main assassine



oiseau

mon corps grain de sommeil
la musique lente où j'habite
je joue et les cordes se brisent
violon sans issue déjà froid
je change d'étoile une horloge se tait
pour moi et flotte



les neiges

frappent encore les dents du jeune loup
touchent les étangs au parloir
un aveu sur le tard



minuit

je coule double face

la nuit guillotine les mendiants

les coureurs d'infortune



les sentiers

fouettent mes jambes ce mur triste
où se prélasse le miel
les parques me jettent les sorts
un poème



cet air est ma tombe
nuages avec les vocables
la grâce de l'égorgé
le bienheureux



langue

amère je ne puis me dévorer
suis-je encore le seigneur des parchemins
le masque
dans la pierre
l'ombre vieillit
je m'en vais
légèrement



